

LACAN CLINICIEN

12.03.2016

Danièle Lévy

« Cet inconscient, tout le monde fait semblant de savoir ce que c'est, mais personne n'en sait rien. Lacan au moins, il cherche. » Lacan et quelques autres... Cette petite phrase d'un collègue expérimenté m'a fait interprétation.

Non que j'aie jamais prétendu savoir ce qu'est l'inconscient. Quoique... si on m'avait posé la question, j'aurais répondu automatiquement : refoulement, ça, ce qui échappe structurellement et par nature à la conscience, division du sujet, etc. J'aurais répondu ce que nous chantons en chœur. De telles réponses n'ont guère qu'un effet dissuasif. A une curiosité probablement ambivalente il est répondu « non, vous n'êtes pas des nôtres, vous ne parlez pas notre langue ».

Association historique : Un jour, une réunion du Cercle se tenait dans la Chapelle de l'humanité. Certains peut-être ne savent plus que le Cercle a longtemps eu comme lieu de réunion la Maison Mansart, située dans le Marais au 5 de la rue Payenne. Cette belle maison XVIIe est la propriété des Saint-Simoniens, dont les plus fervents sont brésiliens. Habituellement, nous nous réunissions dans la grande salle du rez-de-chaussée où des expositions d'art souvent prenaient la place autrefois réservée aux attelages du grand architecte de Versailles. Ce jour là, la salle n'étant pas libre, nous avons grimpé d'un étage pour nous retrouver dans la « Chapelle de l'Humanité », une grande pièce rectangulaire de belles proportions meublée de bancs, où des bustes représentant les vertus de la Science et de l'Industrie font *cercle* autour d'une Notre-Dame de toutes les Vertus. Sur le tard, ce fou génial d'Auguste Comte s'était follement épris d'une jeune fille nommée Clotilde de Vaux, mais elle l'avait éconduit. La seule façon dont il put lui rendre hommage était cette sorte de culte dont elle était la Dame. Le scientisme, comme le reste, a des dessous.

Notre réunion ce jour là n'était pas très animée. Ceux qui étaient assis au fond de la salle ont été témoins de ceci : arrivent deux touristes, probablement des saint-simoniens brésiliens désireux de visiter la Chapelle. Surpris de la voir occupée, ils se tiennent un moment debout à l'entrée, puis discrètement, dans un joli français chantant, demandent : « Est-il

possible d'assister au culte ? » Ils se sont assis au dernier rang et ne sont pas resté longtemps !

Nous sommes vis-à-vis du questionneur dans la même position qu'alors, malentendu et confusion. Les réponses du type, « je vais tâcher de vous expliquer », laissent croire que celui qui propose ainsi ses bons offices sait effectivement de quoi il s'agit. Il ferait mieux de remarquer que ses réponses ne vont pas sans un discret franchissement de sa part et que ce qu'il saute est un moment d'embarras.

Faire semblant de savoir est une exigence dont la psychanalyse devrait nous avoir soulagés.

Pourquoi ce titre « Lacan clinicien » ? Personne ne met en doute les qualités cliniques de Lacan. Mais elles sont le plus souvent rapportées par ceux qui assistaient à ses présentations de malades à Ste Anne. Tous soulignent sa finesse dans le dialogue, particulièrement son art d'amener l'interlocuteur à révéler des mécanismes psychotiques cachés.

Je voudrais ici introduire une autre idée : Lacan est le clinicien du sujet divisé, forcément divisé, celui là même que Freud a découvert. Celui dont la face cachée ne se dévoile qu'au travers des mécanismes langagiers et ne se devine qu'aux lieux du transfert.

Certains vont disant qu'il n'y a pas de clinique dans Lacan. Cette clinique du sujet divisé, on la trouve à toutes les pages. Elle ne se présente pas sous la forme traditionnelle du compte-rendu de cas, ni de « vignettes cliniques ». Ce sont des petites remarques en passant. On ne voit pas toujours où elles vont. Elles seront reprises plus tard, souvent plusieurs fois, souvent réinterprétées.

1. Le Rubicon

Voici comment cette idée m'est venue.

Elle ne s'est pas imposée tout de suite. Elle m'a sauté aux yeux en troisième lecture, ou en nième. La troisième lecture pourrait renvoyer au temps logique : instant de voir, temps pour comprendre, moment de conclure. La mise en évidence de ces trois étapes du cheminement vers l'acte, ou vers toute espèce de changement, pourrait bien être un exemple de cette clinique lacanienne qui dit comment ça marche, un sujet parlant, analyse ou pas.

C'est à propos du Rubicon que l'idée a émergé, la première fois à ma connaissance que cet historique ruisseau intervient dans le Séminaire.

Naturellement, je ne retrouve plus le passage, mais il devrait se trouver quelque part au début du *Séminaire sur le moi*. Dans mon souvenir, Lacan commente une conférence récente de Koyré. Il s'est agi de l'action et Koyré a mentionné les actes qui changent la face du monde : Alexandre, sans doute la Cléopâtre de Pascal, Napoléon... à commencer par César bien sûr.

« *Le Rubicon, j'y suis allé* », commente Lacan. « *C'était l'été, il n'y avait pas d'eau.* »

On se demande non sans agacement quel intérêt peuvent bien présenter pour nous ses éternelles vacances en Italie. Surtout juste après la parution du livre de Catherine Millot « *La vie avec Lacan* », dont le premier chapitre est consacré aux étés en Italie. Enfin, me morigéné-je, tout le monde ne peut pas devenir la maîtresse de Lacan ... Lacan se verrait-il en nouveau César ? Il poursuit dans la même veine bête : « Sûrement il y a des moments où il y a de l'eau, beaucoup d'eau ». En quoi cette platitude peut-elle nous intéresser ?

Et là, retournement de situation : « Il y a en tout acte un côté *se jeter à l'eau* ».

Voilà la raison du manque d'eau et du beaucoup d'eau. Quelque chose montait.

Est-il besoin de détailler les caractères analytiques de cette séquence, dans sa construction comme dans ses effets ? L'anecdote d'apparence oiseuse et moïque mène à une interprétation, tournant décisif auquel on ne pensait pas. Lacan ne manque pas de faire sa place au contexte transférentiel : sous couleur de ronds de jambe polis, le débouché inattendu vient en réplique à la conférence de quelqu'un, Alexandre Koyré, en qui Lacan reconnaissait certainement un maître de la pensée. Maître dans l'art de penser, non pas maître à penser. Car ce que Lacan répond avec son association langagière « *se jeter à l'eau* » est le contraire de ce que chantait Koyré l'hégélien qui croyait au sens de l'histoire.

Ce renversement lacanien de l'hégélianisme est bien différent de celui opéré par Marx. Marx critiquait l'idéalisme hégélien afin de remettre la dialectique hégélienne sur ses pieds matérialistes : la dialectique existe bel et bien dans le réel, c'est par exemple la lutte des classes. Lacan, lui, remet la dialectique sur ses pieds *subjectifs*. C'est parce que le sujet est toujours divisé, lieu du conflit psychique que la dialectique est toujours en action. Et c'est de là, du lieu de la division du sujet, que la psychanalyse a ou peut avoir quelque chose à dire sur ce qui se passe dans le monde.

Et tout se remet en place. La fameuse hésitation de César à outrepasser la limite du territoire de Rome, le caractère symbolique de l'obstacle, qui n'avait rien de redoutable dans la réalité matérielle, le rêve incestueux survenu la nuit d'avant, rêve dont César ne manque pas de nous faire part alors que ce n'est pas son habitude – même si l'on sait à quel point les Romains s'attachaient aux augures. Le rêve met en scène (imaginaire, mais par les moyens du symbolique) le désir inconscient, non sans que suive son empêchement surmoïque. La coexistence du désir et de l'interdit est source d'angoisse.

Conclusion : Il n'est pas vrai que l'acte qui modifie la face du monde émane de celui dont les cheveux volent dans le vent de l'histoire. Il n'est pas non plus le résultat d'un calcul stratégique bien – ou mal – mené. D'une remarque clinique élémentaire rendue possible par l'interprétation va naître une nouvelle théorie de l'acte. Les motifs inconscients y ont leur part, mais cette part ne saurait jamais à elle seule être décisive. Car les désirs inconscients n'agissent jamais seuls, les motifs contraires sont toujours présents. L'analyse rationnelle de la situation en termes de risques/bénéfices ne doit pas non plus être oubliée, mais elle n'est pas déterminante. Quant à l'issue, elle n'est jamais prévisible : est-ce le désir brut qui l'emportera, ou la sagesse modératrice, ou encore une formation de compromis ?

Un acte est toujours une prise de risque.

Et c'est un soulagement de le constater.

La version psychanalytique de cette nouvelle conception de l'acte ne viendra que dix ans plus tard dans le séminaire du même nom, après des années d'élaboration et de réélaboration de la situation analytique.

2. Des tyranneaux

Un autre exemple est venu à l'appui de mon idée encore vague. Il est remonté de la même façon que le premier, cette fois du début du Séminaire I *Les écrits techniques de Freud*. Ce titre indique que forcément le transfert de Lacan à Freud sera sur la sellette et Lacan ne manque pas d'en dire quelque chose. Dès le premier chapitre de la Première partie, qui traite de la résistance, il s'interroge sur le caractère de Freud. Est-il en passe de s'embarquer pour une psycho-histoire ? Vous allez voir que non. Il perçoit

et nomme une souffrance subjective, c'est de la clinique psychanalytique. Il s'agit du caractère de Freud tel qu'il transparaît à travers son œuvre :

« Il y a dans la façon dont Freud nous transmet ce qu'on pourrait appeler les voies de la vérité de sa pensée, une autre face... » (p. 21 de l'édition de Poche).

La première face, soulignée auparavant, est la liberté avec laquelle Freud traite des règles techniques. Lacan la souligne dans un moment (1953) où elles devenaient sacro-saintes au sein des Sociétés de psychanalyse établies. Les règles techniques exposées dans les articles rassemblés sous le titre *Les écrits techniques* (qui viennent de paraître en France en cette fin d'année 1953) ne constituent pas un protocole de traitement, mais plutôt selon Lacan lisant Freud *« un instrument à sa main »*. D'autres peut-être préféreront un instrument un peu différent... Lacan prend en considération cette petite phrase que tout le monde avait lue, mais sur laquelle on ne s'arrêtait plus car, paraissant laxiste à l'excès, elle suscitait de l'embarras. S'arrêter sur de l'équivoque, de préférence embarrassant, méthode de lecture analytique s'il en est...

L'autre face est *« le caractère souffrant de sa personnalité, le sentiment qu'il a de la nécessité de l'autorité, ce qui ne va pas chez lui sans une certaine dépréciation fondamentale de ce que celui qui a quelque chose à transmettre ou à enseigner peut attendre de ceux qui l'écoutent et le suivent. Une certaine méfiance profonde de la façon dont les choses sont appliquées et comprises apparaît en bien des endroits. Je crois même qu'on trouve chez lui une dépréciation toute particulière de la nature humaine qui lui est offerte dans le monde contemporain »*.

L'expression paraît un peu embarrassée, comme lorsqu'une idée commence à émerger, autrement dit, qu'elle n'a pas encore trouvé forme transmissible. C'est d'ailleurs le cas de tous les Séminaires, témoins d'une recherche toujours en action animée de trouvailles. Peine perdue : l'analyse des raisons que Freud a de se méfier des soi-disant disciples ne convainc pas tous les auditeurs. A remarquer que ceux qui prennent la parole sont justement ceux auprès de qui la remarque de Lacan ne prend pas. Ils ne cessent de revenir sur le dogmatisme de Freud et sur son caractère autoritaire, interprètent ses exclusives comme des anathèmes révélateurs d'une volonté de puissance. Moi-même, en première lecture, j'étais passée sans y voir autre chose qu'une tentative d'excuser Freud, voire un déni auquel Lacan lui-même serait intéressé. Mauvais esprit doublé de complaisance... Vouloir défendre Lacan, ou Freud, ce n'est pas marcher à leur pas.

Mais pensons en termes de sujet divisé : Pour celui qui a « quelque chose à dire », comme on le dit d'un artiste authentique, la mécompréhension qu'il rencontre est une souffrance. Souffrance certes inévitable dès lors qu'il apporte du nouveau, car le nouveau va à l'encontre des idées reçues, des paresse et autres systèmes de réassurance. Prenant à revers les automatismes renforcés par leur caractère communautaire, le nouveau ne peut pas ne pas susciter de la résistance.

Or, savoir que l'on peut s'attendre à être compris de travers ne supprime pas la souffrance. Compréhension n'est pas guérison. Et que reste-t-il dans ce cas pour faire passer le message, si ce n'est l'autorité qui tranche, et divise le monde entre amis et ennemis ?

Ce passage qui commence par *le caractère souffrant de sa personnalité* m'a fait interprétation : il a ouvert une voie que je ne savais même pas fermée et mené à des pensées qui me paraissent plus justes que mes réflexes antérieurs, à savoir, cette sorte de phobie du pouvoir dont nous nous targuons en toute occasion. Un tel franchissement a un prix : celui de reconnaître la souffrance que cette phobie voilait. Qui peut trouver *normal*, au sens d'*acceptable*, de n'être pas entendu comme il faut ? Qui n'a connu le désagrément, après avoir parlé ou écrit, de constater au travers des réactions suscitées qu'on a été pris pour un imbécile, un ignorant, voire un traître à la cause commune ?

C'est ce qui est arrivé par exemple à Serge Leclaire lorsqu'il a proposé la création d'une instance chargée de représenter la spécificité de la psychanalyse. Il l'avait nommée ordinaire en référence à ce que Lacan nommait l'ordre symbolique. On a flashé sur *ordre*, objet phobique, et ignoré *symbolique*. Des voix fortes ont dénoncé une demande de reconnaissance imaginaire, alors qu'il s'agissait d'introduire une représentation symbolique. Sans doute, c'était irréalisable, mais le travail auquel a donné lieu cette proposition non réaliste a renforcé les personnes dans leur position d'analystes et s'est diffusé dans le mouvement psychanalytique. J'en veux pour signe l'expression « le métier de psychanalyste », inventée par l'APUI (Association pour une Instance) et reprise aujourd'hui un peu partout. Le métier, c'est autre chose qu'une profession. Lorsque sont venues les tentatives de réglementer la psychothérapie, ce travail de pensée a largement contribué à limiter les dégâts. La proposition de Leclaire allait dans le sens de l'intérêt commun. Même mal prise, elle n'a pas été sans effets.

Conclusion : ce qui est dénoncé comme volonté de pouvoir pourrait bien venir en réaction au malheur de n'être pas entendu, y compris de soi-même... L'autoritarisme serait alors une réaction non dénuée de légitimité, une façon malheureuse de ne pas céder sur son désir – ou plutôt sur ses

défenses, mais on sait depuis Freud qu'elles communiquent avec les désirs inconscients par les voies du langage. Le raisonnement alors s'étend : le patron injuste, le macho, la mère castratrice et autres tyranneaux ne trouvent pas d'autre façon de faire que de s'imposer par la force, voire la violence, ou par la dérision, ou par le bagout, à défaut de se faire entendre...

Etre parlant, c'est aussi souffrir (de) la méconnaissance de l'autre. La polysémie de la langue y prête.

3) Dix ans plus tard

Dix ans plus tard, dans la déchirante leçon de novembre 1963, la même question revient :

« De la seule violence comme dimension à forcer les impasses de la logique, là [avec la fonction paternelle] Freud nous ramène au coeur de ce quelque chose sur quoi fonder les bases de ce qui était pour lui l'illusion, qu'il appelait selon le mode de son temps l'alibi, la Religion, que j'appelle quant à moi l'Eglise. »

De nouveau, la formulation est peu claire, presque allusive. Mais que se passe-t-il alors ? Lacan vient d'être déclaré hérétique et relapse par l'Eglise Ipéiste (se rapporter au « Rapport Turquet » récemment publié au prix d'une longue patience et de grandes difficultés). Plus déchirant encore, il a été radié de la liste des didacticiens par un vote de la Société qu'il anime et nourrit depuis dix ans, la SFP du Retour à Freud. Ainsi désavoué, comment ne se sentirait-il pas trahi ? Comment ne serait-il pas désespéré ?

Il l'est, mais pas totalement. Car ce qu'il allait dire se situe au-delà de la logique de l'exclusion. Ce que Freud apporte, souligne-t-il, c'est que l'exercice plus ou moins violent du pouvoir n'est pas la seule base possible de l'ordonnement. Le Nom-du-Père porte un abord autre de la loi. Autre en ce qu'il est un agent de la construction subjective, celle qui permet de se soutenir désirant. Ce qui s'appelle déjà la fonction paternelle relie le désir à la loi sur de toutes autres bases que l'alternative et l'exclusive, que la complaisance ou la culpabilité : c'est une fonction symbolique. On n'est plus dans l'ordre de la soumission.

Et de reprendre la suite de ses recherches sur le Père par ce côté de la structuration du désir. Le désir émane de l'Autre par l'intermédiaire des objets a, dont dans cette même leçon Lacan enrichit la clinique d'observations d'une subtilité insoupçonnée.

Par exemple, à propos de l'objet anal, qui a tend à déborder sur le « génital » ainsi que le notait Lou Salomé :

L'enfant lâchant les fèces les concède à ce qui apparaît pour la première fois comme dominant la demande de l'Autre, à savoir son désir, qui reste encore ambigu. (Des Noms-du-Père, Seuil, p. 79)

Et juste après, à propos du stade dit génital :

L'orgasme est en lui-même angoisse, pour autant que le désir y est à jamais séparé de la jouissance (p. 80).

Puis ces expressions à la fois fulgurantes et lourdes d'avenir : *l'au-delà inentamé de la jouissance féminine*, dont les traces se repèrent dans *le mythe masculin de son prétendu masochisme*. Rappelons que le mythe n'est pas l'illusion. Il se construit pour signifier un impossible à dire, la coexistence de pulsions contraires, *une organisation signifiante [...] qui s'articule pour supporter les antinomies de certains rapports psychiques (Séminaire sur l'Éthique, ch.11, Seuil p.172)*. Le mythe met en scène quelque chose d'informulable autrement.

Nous ne sommes plus en 1953 mais en 1963, moment où la rupture est consommée dans le mouvement analytique. En janvier, Lacan va tout recommencer : *Les quatre concepts fondamentaux...*

4. Du sentiment de présence

Revenons au séminaire I. Il faudrait dans la même veine des notations cliniques ténues mais de grande conséquence citer tout l'extraordinaire chapitre IV. Intitulées par le transcripteur « le moi et l'autre », ces 20 pages (pp. 65 à 85 de l'édition de poche) sont un véritable cours élémentaire de psychanalyse déjà lacanienne, ou le devenant, plus un cours de lecture psychanalytique.

Il s'agit de la résistance et du transfert, du transfert comme résistance, à partir du texte de Freud « La dynamique du transfert ». Lacan y repère *un de ces points d'où la perspective s'établit [...] un lieu d'où les choses s'ordonnent*.

Il cite alors le passage où Freud introduit le transfert comme résistance (p. 66-67). Quand le discours approche *de la formation profonde, que Freud appelle « noyau pathogène, [...] Freud écrit : « nous parvenons bientôt dans une région où la résistance se fait si nettement sentir que l'association qui surgit alors (nächste Einfall) en porte la marque et nous apparaît comme un compromis entre les exigences de cette résistance et celle du travail d'investigation »*. Que se passe-t-il alors avec cette résistance « dans le sens radial » ? (Freud)

L'association qui trouve quand même son chemin, lorsqu'elle le trouve, porte sur « la personne du médecin ». « L'expérience montre », poursuit-il, « que c'est ici que surgit le transfert. Lorsque quelque chose parmi les éléments

du complexe est susceptible de se reporter sur la personne du médecin, le transfert a lieu, fournit l'idée suivante et se manifeste sous la forme d'une résistance, un arrêt des associations par exemple. [...] Toutes les fois que l'on se rapproche d'un complexe pathogène, c'est d'abord la partie du complexe pouvant devenir transfert qui se trouve poussée vers le conscient et que le patient s'obstine à défendre avec la plus grande ténacité » (Freud, cité p. 67).

En ce point, après d'autres précisions Lacan introduit une notation clinique issue de sa propre expérience : un patient au moins lui a déclaré dans un tel moment, après une interruption, *quelque chose comme* « je réalise soudain le fait de votre présence » (p. 68).

Comment Lacan comprend-il cette remarque ? Il soutient que le sujet passe soudainement, non pas à ce qu'il éprouve comme une réalité mais à *un autre versant du discours, d'un accent à un autre de la fonction de la parole. [...] C'est dans le moment où le sujet s'avoue qu'apparaît un phénomène qui est résistance. Quand la résistance est trop forte, surgit le transfert* (p. 69).

Le sentiment de présence n'est commenté dans ce passage que par sa connotation de *mystère* (p. 71), autre notation clinique ténue mais capitale car elle ouvrira sur une notion nouvelle du réel. On a compris, ou pas compris tout de suite, que le sentiment de présence vient à la place du sentiment de réalité éprouvé par le patient « en plein transfert » comme nous disons. *La réalité, c'est un sentiment*, dira Lacan plus tard. Ni le sentiment de présence ni la présence réelle ne prouvent rien quand à la réalité. Ils sont avant tout le signe d'un transfert, c'est-à-dire d'une résistance particulièrement intense doublée d'un déplacement du complexe inconscient sur ce que Freud appelle « la personne du médecin ». Le premier mouvement est toujours celui de la réalité psychique.

Le caractère de présence va par conséquent pouvoir s'étendre, et jusqu'au symptôme. Car immédiatement après (p. 71) vient un rappel de sa fameuse relecture de l'analyse de l'Homme aux Loups, reprise du séminaire privé tenu en 1951-52, *il y a déjà un an et demie*. Dans l'observation de Freud, le sentiment de présence absolue apparaît avec l'hallucination du doigt coupé, – il n'est donc pas réservé à l'expérience religieuse de la « Présence divine ». Lacan souligne ce que Freud avait déjà noté : *Lorsque la crainte de la castration entre en question chez ce sujet, des symptômes apparaissent, qui se situent sur le plan que nous appelons communément anal, puisque ce sont des manifestations intestinales*.

Et de relever surtout la petite phrase conclusive du texte de Freud, petite phrase sur laquelle il édifiera son concept de forclusion : ce sujet rejetait la problématique génitale dès qu'elle se posait et se repliait alors *sur les positions de la théorie anale de la sexualité* : « Un rejet (Verwerfung) est autre chose qu'un refoulement (Verdrängung) », écrit Freud (cité p. 72).

5. Civilisation et psychopathologie

Des exemples de ce type, on en trouve à toutes les pages de tous les séminaires.

Un autre passage du séminaire I (*Les Ecrits techniques de Freud*, p. 305-306 de l'édition de Poche) vaut d'être mentionné à cause de son actualité et aussi parce qu'il témoigne d'un traitement original de la question du père, du moins pour l'époque. Lacan a magistralement renouvelé la question du père en montrant que c'est au niveau de l'effectivité du symbolique qu'elle se pose, bien en deçà des questions sur le pouvoir.

Il s'agit d'un homme de culture musulmane, qui présentait « *des symptômes bien singuliers dans le domaine des activités de la main* ». Une analyse antérieure, évidemment centrée sur la masturbation, n'avait rien résolu. Fait notable, ce sujet avait la loi coranique en aversion, *c'était un des éléments les plus frappants de l'histoire de son développement subjectif* ».

Or, ajoute Lacan : *Cette loi est quelque chose d'infiniment plus total que nous ne pouvons le supposer dans notre aire culturelle, qui a été définie par le « Rends à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Dans l'aire islamique au contraire, la loi [...] ne permet absolument pas d'isoler le plan juridique du plan religieux. [...] Or, je crois qu'on ne saurait méconnaître les appartenances symboliques d'un sujet. [...]*.

Et voici précisément où le bât blesse :

En effet, la loi coranique porte ceci, au sujet de la personne qui s'est rendue coupable de vol – « On coupera la main ».

Or, le sujet avait pendant son enfance été pris au milieu d'un tourbillon, privé et public, qui tient à peu près en ceci qu'il avait entendu dire – et c'était tout son drame, son père étant un fonctionnaire et ayant perdu sa place – que son père était un voleur et qu'il devait donc avoir la main coupée.

Cet énoncé a donc été pour ce sujet isolé du reste de la loi d'une façon privilégiée. Et il est passé dans ses symptômes. Le reste des références symboliques de mon patient [...] a été frappé de déchéance en raison de la prévalence particulière qu'a prise pour lui cette prescription. Elle est chez lui au centre de toute une série d'expressions inconscientes symptomatiques, inadmissibles, conflictuelles, liées à cette expérience fondamentale de son enfance.

On sait qu'il est extrêmement rare que Lacan fasse état d'une de ses cures et qu'il existe de fortes raisons de maintenir pour nos patients une discrétion totale. Je crois que Lacan a trouvé avec ce que j'ai appelé des « petites

remarques en passant mais qui changent tout », une autre façon de témoigner de sa clinique.

6. De l'Imaginaire au Symbolique il n'y a pas continuité

Ces exemples montrent aussi que les conceptions théoriques ont leur part dans la clinique psychanalytique. Il ne suffit pas de se focaliser sur le « contre-transfert ». Sans la notion du symbolique en tant que distinct de l'imaginaire (le grand tournant de 53) Lacan aurait-il pu remonter jusqu'à cette incidence de la loi culturelle dans les cures ? Certes, Freud avait lui aussi débusqué un père supposé malhonnête dans l'histoire de l'Homme aux rats... Mais sans élucider comme le fait Lacan le mécanisme par lequel une infortune paternelle peut faire culbuter le rapport du sujet à la loi et se traduire en symptômes.

Et puisque nous parlons du symbolique, rappelons la façon dont Lacan interprète l'épisode de l'Esclave dans le Ménon (Séminaire sur le Moi, année 1954-55, pp. 31-32 de l'édition de Poche) : ce que montre la fameuse question sur la diagonale du carré, c'est qu'il n'y a pas de continuité de l'imaginaire au symbolique. L'imaginaire permet la reconnaissance d'une forme, le symbolique est de l'ordre de la combinatoire, il se calcule. Le passage de l'un à l'autre ne peut être qu'un saut, car avec le symbolique on entre dans une pensée tout autre. *L'esclave, avec toute sa réminiscence et son intuition intellectuelle, voit la bonne forme à partir du moment où on la lui désigne. [...] La fonction symbolique n'y est absolument pas homogène, et son introduction dans la réalité constitue un forçage.*

La distinction entre R, S et I est présente dans la pensée de Lacan dès 1953. Il lui faudra près de vingt ans pour proposer avec le nœud dit borroméen une représentation de leurs relations. Mais bien avant cela, aussitôt dégagée, cette nomination s'avère une notation clinique de premier plan. Imaginaire, symbolique et réel sont trois domaines de l'expérience, présents et repérables dans les modes de penser, de parler et d'agir des humains - et pas seulement des patients. Ces trois domaines de la réalité psychique doivent s'articuler entre eux, mais ne sont pas pour autant superposables. Symbolique, Imaginaire et Réel sont, disons, des régions du fonctionnement psychique qui s'entrecroisent sans se confondre. Sauf peut-être dans le type de nœud dit de trèfle, où ils sont en continuité et qui pourrait représenter un état psychique paranoïaque.

7. Une condition sine qua non de l'expérience analytique

Dans *L'acte psychanalytique* maintenant, année 1967-68. La séance du 6 décembre 1967 commence par une citation agaçante car on la trouve absurde et l'on se demande pourquoi Lacan lui fait l'honneur de la citer :

- *Dis moi quelle est la première chose dont tu te souviennes ?*
- *Qu'est-ce que tu veux dire ? répond l'autre, la première chose qui me vient à l'esprit ?*
- *Non, le premier souvenir que tu aies eu*

Longue réflexion...

- *J'ai dû l'oublier.*
- *Justement, le premier que tu n'aies pas oublié*

Longue réflexion

- *J'ai oublié la question*

C'est seulement deux paragraphes plus loin que vient la raison d'être de cette citation, extraite de la pièce de Tom Stoppard (1990) intitulée « Rosenkrantz et Guildenstern sont morts » :

Ces trois répliques désignent le mode de l'appréhension propre à l'analyse, qui commence au « je perds ». Je perds le fil. (p. 61 de la version ALI)

Au paragraphe précédent, il nous a été rappelé que c'est à partir de la *tragédie d'Hamlet, qui est vraiment la nôtre propre* que Lacan a pu se livrer au long repérage de *la place comme telle du désir* (p. 62). Le premier pas de la recherche analytique est un oubli, et cet oubli s'étend de proche en proche si bien qu'on a le sentiment de se perdre soi-même, ou plutôt de perdre son « soi-même. » Quels que soient les délais de réflexion qu'on se donne, on commence par s'y perdre. Par y perdre à la fois le « soi-même » et le petit autre qui questionne en vain.

Il s'agit donc avec cet oubli, ce trou, cette perte du soi, de rien de moins que de la condition d'ouverture à la dimension inconsciente : reconnaître qu'on est perdu, et puis découvrir qu'il y a quelque chose au delà. Quelque chose d'infiniment précieux. Tel est le cœur de l'expérience analytique.

Lacan donne ainsi un contenu clinique à une autre petite phrase, de Freud : « celui qui s'est convaincu de l'existence de l'inconscient ». Cette conviction ne s'acquiert qu'au prix d'un franchissement qu'on est toujours tenté de ne pas faire. *Jamais sans angoisse*, dit-il un peu plus loin.

8. Gribouille, Perceval, et les autres

Dans la même veine, mais dès 1955, Séminaire sur le Moi, séance du 19 janvier, p. 120 de l'édition de Poche :

Qu'est-ce qui justifie les psychanalystes, [... de] foutre les patients sur un divan pour nous raconter des conneries ? Quel est le rapport entre ça et la gymnastique, la musique ? [...] On peut apprendre aux gens le piano – encore faut-il qu'il existe – et on s'aperçoit alors qu'ayant appris à jouer sur des pianos à larges touches, ils savent jouer au piano avec des petites touches, sur un clavecin, etc. Mais il ne s'agit [là] que de segments déterminés de comportements humains, et non pas, comme dans l'analyse, de la destinée de l'homme, de sa conduite quand la leçon de piano est finie et qu'il va voir sa petite amie. Alors, son apprentissage est à peu près celui de Gribouille.

Et d'expliquer que l'apprentissage de Gribouille consiste à faire toujours tout à mauvais escient. Gribouille applique les consignes scrupuleusement, mais toujours au mauvais moment et toujours en porte à faux. Son rapport à son acte est celui du névrosé.

Agir comme sa maman le lui a dit mais pas au bon moment, c'est aussi ce que fait le jeune Perceval dans le romande de Chrétien de Troyes. Chrétien de Troyes, qui a inventé dans les années 1100 l'odyssée subjective qu'on appelle roman, était lui aussi un génie clinique. Les grands écrivains sont des cliniciens, parce qu'ils sont branchés sur la division du sujet. La division du sujet et son caractère conflictuel sont des données de l'expérience humaine qui apparaissent dès que quelqu'un franchit l'interdit de penser. Interdit de penser seulement ? Interdit de voir, d'entendre, de sentir, de percevoir. « Ils ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne rien entendre » : Lacan reprend plus d'une fois cette citation attribuée à Jésus-Christ. Interdit de recevoir, de reconnaître qu'on subit, que l'Autre est premier dans notre appréhension de quoi que ce soit, ce qui ruine le sujet psychologique... Interdit de savoir ce qu'on sait.

9. Petit a n'est pas grand A

Encore deux brefs exemples pour terminer, plus mystérieux :

Dans le séminaire *Formations de l'inconscient* (Seuil p. 13) à propos de l'étrange premier vers de la tragédie de Racine *Esther* :

Son « Oui je viens dans son temple adorer l'éternel » fait d'emblée résonner je ne sais quelle tentative de séduction.

On ne voit la voit pas tout de suite, cette séduction que Lacan entend... Mais on entrevoit une fois que c'est dit que la séduction est une des formes possibles du rapport à l'Autre, sous couleur de petit autre. Comme si en bernant l'un on pouvait tromper l'Autre.

On comprend aussi qu'il n'est pas nécessaire d'attendre le développement d'une intrigue pour en comprendre le déroulement. Tout est perceptible dès le début dans la manière de dire... C'est aussi ce que les analystes peuvent constater dans l'après-coup des cures. Et avec eux, les analysants, les amoureux, les rivaux, tous ceux qui ont une histoire à partenaires, c'est-à-dire, transférentielle.

Et à propos de l'hystérie, un bout de phrase plus tardif et que je ne sais pas bien expliquer. Dans le séminaire « *Le sinthome* », au début de la séance du 9 mars, Lacan formule son impression à propos d'une pièce d'Hélène Cixous sur Dora. La pièce et sa mise en scène montrent selon lui *une représentation théâtrale de l'hystérie*, mais :

« une hystérie incomplète [...] Je veux dire que l'hystérie, c'est toujours, enfin depuis Freud, c'est toujours deux. [...] une hystérie en quelque sorte réduite à l'état que je pourrais appeler [...] matériel. Il y manque cet élément qui s'est en quelque sorte rajouté depuis quelque temps, et depuis avant Freud [...] à savoir comment elle doit être comprise. [...] C'est une sorte d'hystérie rigide.

Manque à ce spectacle *un Freud plausible*, alors que l'acteur qui s'est dévoué pour jouer ce rôle montre un Freud très embêté, il [l'acteur] a tout le temps peur de charger Freud. Enfin, ça se voit dans son, dans son débit». (p. 122 de la version ALI).

Cette notion de rigidité et cette réduction au matériel mènent à un développement nouveau sur la chaîne borroméenne, développement qui s'entame par la question du Réel : *Après avoir longuement parlé du Symbolique et de l'Imaginaire j'ai été amené à me demander ce que pouvait être, dans cette conjonction, le Réel. Et le Réel, il est bien entendu que ça ne peut pas être un seul de ces ronds de ficelle. C'est la façon de les, de les présenter dans leur nœud de chaîne qui à elle tout entière fait le réel du nœud* (p. 123).

C'est sur cette clinique là, devenue plus lisible à partir des concepts qu'il a introduits, que Lacan édifie son approche théorique. A commencer par le signifiant, qui est lui aussi une notation clinique majeure : Lacan lit dans Freud que l'inconscient ne devient lisible qu'à travers ce que Freud nomme ses « éléments » ou ses « rejets ». Dans ces éléments, Lacan reconnaît des signifiants, modifiant à la lumière de l'expérience psychanalytique la notion introduite par les linguistes. Et proposant du même coup une solution simple et élégante à l'énigme qui tourmente Freud au moment de la 2^e Topique, par exemple dans « Le moi et le ça » : conscient ou inconscient ? Schémas, graphes, topologie et nœuds mettent en forme cette clinique du sujet divisé et visent à en donner la structure sous-jacente.

J'incline à penser que ces petites remarques en passant sont aussi le ressort principal, quoique aussitôt oublié, du pouvoir d'attraction de Lacan sur n'importe quel lecteur, y compris ceux qui le récusent à un titre ou à un autre. Acquiescent ou défendu, chacun y reconnaît quelque chose qui le touche.

C'est d'ailleurs aussi le cas à la lecture de Freud, et de tous les auteurs en qui nous reconnaissons un psychanalyste. Il se pourrait bien que cette clinique du sujet en tant qu'il est (au mieux) divisé soit ce à quoi nous reconnaissons une pensée psychanalytique, que l'accent y soit mis sur la pratique ou sur la théorie.

Un psychanalyste ne peut pas faire semblant de croire à l'unicité de la personne et autres bondieuseries.